

LES FILMS VELVET, PALATIO FILMS, LA SMALA PRODUCTIONS ET SND

Présentent

La Troisième Nuit

UN FILM DE

DANIEL AUTEUIL

avec

Antoine REINARTZ Daniel AUTEUIL Luàna BAJRAMI Grégory GADEBOIS

Le 20 Janvier au cinéma

PRESSE RP
Dominique SEGALL
ds@dominiquesegall.com
Apolline JAOUEN
apolline.jaouen@gmail.com

PRESSE eRP
CARTEL
chloe.chahnamian@agence-cartel.com

DISTRIBUTION
SND - GROUPE M6
Lucie DE CHEVIGNY
lucie.de-chevigny@snd-films.fr

ENTRETIEN AVEC **DANIEL AUTEUIL**

Comment avez-vous rencontré le destin de l'abbé Glasberg ?

Par l'intermédiaire du producteur Frédéric Jouve avec qui je tournais le film de Rebecca Zlotowski, *Vie Privée*. Il m'a fait lire le formidable scénario de Camille Lugan d'après une idée originale de Adrien Nussenbaum. Il avait vu mon précédent film comme réalisateur, *Le Fil*. Il s'est dit que j'étais l'homme de la situation pour ce nouveau projet sur cette histoire inédite qui s'est déroulée à Vénissieux, dans la Métropole de Lyon, l'été 1942.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans son parcours ?

C'est une histoire que je ne connaissais pas. Je me suis donc immergé dans le travail de l'historienne Valérie Portheret qui a consacré plus de vingt-cinq ans de sa vie à cette enquête qu'elle relate dans son livre, *Vous n'aurez pas les enfants*.
Le récit est construit autour de gens simples, qui sans fusil se sont érigés contre la barbarie. Là où je me suis senti concerné, c'est dans ce sauvetage à la barbe de Vichy où l'on voit comment, de tout temps, on refuse la fatalité. Comment on refuse de se plier à l'horreur. Je crois qu'il y a toujours une façon de dire non. À la difficile question de savoir ce que chacun aurait fait ou ferait dans de telles circonstances, ma réponse, peut-être naïve, c'est qu'il est capital de suivre son cœur. Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles.
Et puis, cette émotion bouleversante devant le sacrifice que font des parents en signant un acte d'abandon pour sauver leurs enfants, m'a ébranlé.
Après *Le Fil*, je retrouvais une nouvelle fois dans la dramaturgie les brutales inflexions du destin.

Il y a deux manières d'envisager ce type de film. On peut opter pour une démarche austère, presque universitaire, ou un grand spectacle hollywoodien. Comment avez-vous trouvé un entre deux ?

Pour raconter cette histoire je voulais montrer et non pas démontrer. Je souhaitais être radical, sans effet sonore ou visuel. Être le plus proche possible des évènements par souci de réalisme, quitte à être classique pour rendre sensible le processus par lequel ces évènements sont advenus, au détriment d'une innovation stylistique trop ostentatoire qui nous aurait éloignés de l'époque. Ce que j'ai privilégié c'est d'être dans la tête des gens. Je n'ai pas fait un film historique mais un récit de désobéissance civile face à la mécanique implacable de Vichy.

Avec ce film réparez-vous une mémoire blessée – la vôtre à propos de l'occupation ?

Pas une mémoire blessée mais une mémoire occultée puisque, pour ma génération, on a parlé de ces évènements très tard. Ceux qui en revenaient préféraient se taire. Ils ne voulaient pas raconter cette défaite. Il a fallu du temps pour libérer la parole.

L'action de l'abbé Alexandre Glasberg à faire réagir l'autorité ecclésiastique de l'évêché face à la persécution de l'état français et ses lois scélérates est comme un écho au film de Costa Gavras, *Amen*.

Oui, parce que l'Église à cette époque a une peur terrible du communisme. Ce qui est différent ici, c'est que Glasberg réussit. Il faut savoir qu'après cette opération, l'ensemble des évêques de France, sous l'égide de l'Amitié Chrétienne, ont écrit à Pétain pour mettre fin à ces agissements.

Il n'y a pas dans votre film de grand héros, mais une solidarité qui rend compte de la vaillance collective face à l'inacceptable. Mais malgré tout, derrière l'obstination du personnage que vous incarnez, qui lutte contre la cruauté et la barbarie, peut-on y voir un film sur le courage ?

Quand on est dans l'action on ne sait pas si elle est, ou sera héroïque. On agit. C'est après qu'elle devient, ou pas, illustre.
Les personnages de cette histoire sont courageux parce qu'ils s'engagent, mais leur combat est antérieur. Ce sont des humanitaires. Ils ne font que prolonger un geste qu'ils ont déjà entamé.
Cet abbé, qui est donc un anti-héros, se battant contre sa hiérarchie et l'institution, porte en lui plus que la foi, une conception de l'honneur fondée sur un code moral qui dépasse toutes les sensibilités religieuses… Même s'il ment, même s'il fabrique de faux papiers, il porte dans son combat pour ce qui est juste, une loyauté, et cette loyauté est pour moi ce qu'il y a de plus sacré dans l'homme. Car derrière cette conduite, cet engagement, il y a l'idée de justice.

ENTRETIEN AVEC **DANIEL AUTEUIL**

C’est quoi pour vous le courage ?

Une persévérance malgré la peur. C’est la lumière de l’adversité. L’écrivain René Bazin écrit quelque part qu’on a trois ou quatre fois dans sa vie l’occasion d’être brave et tous les jours, celle de ne pas être lâche. Ça pourrait résumer le parcours de mes personnages.

En découvrant votre film, il y a une chanson de Barbara qui nous revient…

Vous pensez à Göttingen ? À travers l’histoire qu’il retrace, le film évoque le destin de tous les enfants, de tous les pays, d’hier et d’aujourd’hui. Les enfants sont toujours des êtres sacrifiés quand on leur enlève leur innocence.
Et s’il y a autant de films sur cette époque, c’est que persiste le désir d’une transmission entre les générations.

Comment votre mise en scène s’est adaptée à votre sujet ?

J’ai distingué deux parties, donc deux approches filmiques. La partie bureau, plus classique, plus fiction, où la caméra est fixe ou alors sur rails, et la partie camp, caméra à l’épaule pour aller dans une forme d’écriture documentaire où l’on ramène du réalisme. Pour cette deuxième partie, il ne fallait pas être maniéré et supprimer tout effet pour être au plus près d’eux. Je souhaitais être dans le ressenti. C’est dans cette approche que j’ai également attaché une grande importance à l’utilisation du son, afin qu’il soit brut et nous fasse entendre le silence assourdissant de ce camp de Vénissieux.

Un mot sur ce plan de fin qui nous fait penser à Georges Bernanos et ce que Pialat en a fait dans *Sous le soleil de Satan*. La solitude d’un homme encombré par son combat face à la tragédie qui s’annonce…

Je n’ai pas pensé à Bernanos, ni à Pialat que j’aime beaucoup. Ce dernier plan est le moment, après l’affrontement avec les hommes, où l’abbé Glasberg va rendre compte à Dieu.

L’abbé Glasberg a effectué sa conversion. Dans une certaine mesure, vous avez aussi changé de religion. Qu’avez-vous trouvé dans celle de la mise en scène ?

Une façon de rendre ce qui ne m’appartient pas.

Un mot sur vos acteurs…

Je retrouve Grégory Gadebois pour la deuxième fois après *Le Fil*. Pour moi il est toujours le même et jamais identique. Il a une faculté à la métamorphose. Il était idéal pour personnifier ce fonctionnaire autoritaire, Lucien Marchais, suffisamment sobre pour être terrifiant. Il symbolise la phrase de Renoir dans *La Règle du jeu*, « Il y a quelque chose d’effroyable dans ce monde, c’est que tout le monde a ses raisons ».
Pour le personnage de Gilbert Lesage, jeune fonctionnaire au Service Social des Étrangers, il fallait donc un jeune homme, car son parcours dans le film est un récit d’apprentissage. Il va faire face à une défaite affective pour gagner un combat moral. Et Antoine Reinartz est bouleversant de fragilité et de force quand il décide de tourner le dos à la lâcheté. Quant à Luàna Bajrami, je l’ai découverte dans le film de Rebecca Zlotowski, *Vie Privée*. Elle est pour moi une actrice de tous les temps. Elle m’apporte la jeunesse du militantisme.



ENTRETIEN AVEC **ANTOINE REINARTZ**

Qu'est-ce qui vous a encouragé à prendre part à ce film ?

C'est avant tout la personnalité de Daniel. J'ai une très grande admiration pour l'acteur. J'avais vu *Le Fil*, son film précédent comme réalisateur. À la lecture, le projet était peu explicatif, sec, ce qui pouvait donner un film génial ou totalement raté. La présence du producteur Frédéric Jouve, que je connaissais, associé à Daniel, a aussi été un élément qui m'a donné confiance sur la direction artistique que pourrait prendre cette aventure.

Dans ce qui a présidé à votre choix, ne peut-on pas y voir un pont avec votre passé, puisque, plus jeune, vos études (en management de la solidarité à l'EDHEC) vous ont amené à travailler pour la réinsertion de personnes détenues ?

C'est vrai qu'il y a un jeu de correspondance entre ma vie et mon travail… Je n'y avais pas pensé. Les arcanes des administrations sont des endroits qui me sont assez familiers, et dans le film, mon personnage travaille au service social des étrangers au sein de la préfecture. Il est en charge de la question du chômage pour tous les réfugiés sans emploi. Forcément, ma formation et mes différentes expériences ont nourri mes représentations et mon approche sans même conscientiser.

En quoi le personnage de Lesage, que vous interprétez, se différencie-t-il de ses homologues au sein de la préfecture ?

C'est un homme seul. Il a travaillé dans le social en Allemagne et s'est fait expulser. Lui, vient du milieu associatif, là où d'autres sont des produits de l'administration. C'est un homme qui a des engagements, mais le contexte historique obscurci le chamboule. Il ne sait plus comment agir. Avec le régime de Vichy, il voit une opportunité d'être utile dans son travail auprès des étrangers. Mais qui dit travailler pour ce gouvernement dit accepter les mesures d'expulsion et cautionner les premières rafles.

Cet homme discret, rigoureux, travailleur, qui ne cherche pas à se distinguer, l'opposé de l'opportuniste, en quoi croit-il ?

Il a foi en l'Homme, mais cette croyance est ébranlée par ce qui se passe autour de lui. Son appartenance au mouvement des quakers éclaire chez lui une identité bâtie sur le sentiment de fraternité, sans rapport à la soumission et à l'autorité. Le chemin spirituel de Gilbert Lesage est communautaire, au carrefour où la religion et l'humanisme se rejoignent.

La relation avec Lucien Marchais est-elle une cohabitation entretenue par la peur ?

Oui. Mais cette peur est la détérioration d'une situation. Au départ, ils sont tous les deux sur un même niveau d'égalité, la relation est assez ouverte. Gilbert Lesage croit dans le régime de Vichy et il s'exprime avec Lucien dans un dialogue sans fard. Chacun est chef de service. Et puis la période, encouragée par les injustices, fait basculer le pouvoir vers l'arbitraire, avec une police sans contrepouvoir. Sa peur est aussi liée à la capacité d'action qui lui est encore donnée. Il a peur qu'en étant disqualifié, il soit contraint d'abandonner le destin de ces centaines de réfugiés dont la vie dépend de son service. Ce serait pour lui un échec et la faillite de ses convictions de quaker, lui qui a mis la vie humaine, sans distinction, au-dessus de toute idéologie.

Stéphane Hessel, le grand résistant qui a participé à la Déclaration universelle des droits de l'Homme, disait que devant la majorité des hommes qui baissent les bras, il suffit qu'il y ait une minorité active solide, pour qu'elle soit le levain qui fait monter la pâte pour avoir une France résistante. À quel moment votre personnage transforme-t-il sa responsabilité en engagement ?

Au moment où il se rend compte que sa hiérarchie ne suit plus les règles. Il y a donc de l'aléatoire. Tant qu'il y avait un cadre avec lequel il pouvait composer, même s'il était en désaccord, il pouvait lutter, négocier et trouver des alternatives. À partir du moment où l'idéologie politique, dans sa logique de chiffres et de rafles, supplante tous les principes démocratiques, l'aléatoire, l'arbitraire, le dogmatisme deviennent alors possibles. Gilbert bascule, donnant un autre élan à son combat au moment où il décide de conserver le télégramme qui était destiné à Lucien Marchais.

Dans la bibliothèque de Gilbert Lesage, les livres de Rousseau côtoient ceux de Spinoza et des pamphlets d'éthique. « Pour connaître les hommes, il faut les voir agir », écrit Rousseau. Ça pourrait être sa profession de foi ?

Complètement, car Gilbert n'est pas dans le discours mais dans l'action. C'est quelqu'un de taiseux qui met sa réflexion au service de ce qu'il peut entreprendre pour lui et ses semblables.

ENTRETIEN AVEC **ANTOINE REINARTZ**

Glasberg est un prosélyte, un homme converti à une religion qui va ouvrir les yeux de Lesage là où d'autres préféraient les fermer. Qu'est-ce qui les oppose au début et finira par les réunir ?

Au début, Glasberg apparaît à Lesage comme un homme rétif et très frontal. Lesage a un plan. Glasberg est un jusqu'au-boutiste, il voudrait que cette rafle n'existe pas. Lesage, lui, aimerait trouver des aménagements pour en sauver le plus possible. Il sait qu'il ne peut pas remettre en question l'existence de cette action car il n'obtiendrait pas gain de cause. Ce ne sont pas des intérêts divergents qui les opposent, mais la méthode.
Ce qui les réunira, c'est la violence de la réalité face à laquelle ni l'un ni l'autre ne pourront plus transiger. C'est d'abord l'insuccès de leurs deux stratégies, d'opposition totale de la part de Glasberg et de compromis pour Lesage, puis la défaite commune face à l'autorité : celle de l'évêque pour Glasberg et celle du préfet pour Lesage, qui va les pousser à unir leurs forces et à construire leur victoire.



Pour vous, le cinéma peut-il être un engagement, une façon de s'opposer à la manipulation, à ce qui est univoque et simplificateur dans la société ?

Pour moi, l'idée d'engagement dans le métier d'acteur est opposée à l'idée de discours. L'univoque m'exaspère. Je veux pouvoir, grâce à mon métier, me plonger dans la complexité de la réalité pour en comprendre les zones d'ombre, pour en traquer les nuances, les richesses, les impasses, les paradoxes et enfin tendre aux spectateurs un miroir dans lequel ils pourront se regarder enrichis, loin des dualités simplistes. Il est là pour moi l'engagement d'un acteur, montrer le réel dans ses vérités. Jean Cocteau parle de ce geste qui enlève la patine des choses. On croit savoir des choses mais en fait on ne les connaît pas, on ne les a jamais vraiment regardées, on ne sait pas où est la frontière par-delà laquelle chacun se fait ou se défait.

Vous qui avez travaillé sous la direction de Robin Campillo (*120 Battements par minute*), d'Arnaud Desplechin (*Roubaix, une lumière*) et entre autres de Justine Triet (*Anatomie d'une chute*), quel metteur en scène est Daniel Auteuil ?

Il donne beaucoup de liberté. C'est un homme intuitif. Il innerve notre action. Il sait qu'on joue en échangeant et en s'approchant le plus possible de la vie. J'ai le sentiment qu'il a écrit chaque rôle en pensant à la façon dont il faudrait le jouer. Quand je lis la partition de Lesage, j'ai l'impression de voir Daniel jouer.

ENTRETIEN AVEC **LUÀNA BAJRAMI**

Qu'est-ce qui vous a attiré dans la proposition que vous a faite Daniel Auteuil pour faire partie de la distribution de son film ?

Ce qui m'a d'abord attiré, c'est une collaboration avec lui. Nous nous étions rencontrés sur le film de Rebecca Zlotowski, *Vie Privée*. Même si nous n'avions pas de scène ensemble, il y a eu une rencontre humaine. Il m'a évoqué ce projet potentiel mais sans rentrer dans les détails. Puis il m'a envoyé le scénario. J'y ai découvert le personnage qu'il me proposait, plein d'humanité et de dignité. Je l'ai pris comme un cadeau.
Après le casting pour confirmer ou infirmer ce que nous pourrions faire ensemble, ce qui a été très intéressant avec lui, et ce que j'ai énormément apprécié, c'est que nous avons fait de nombreuses lectures pendant la préparation. Ce qui s'apparentait à la salle de criblage dans le film. L'ensemble des comédiens était réuni autour de lui. Ce qui a eu pour conséquence de nous projeter dans l'essence du film, de ce qu'étaient nos personnages, et ce qu'ils avaient à défendre dans l'histoire que nous allions raconter. C'est là que tout s'est établi. Il a été extrêmement précis avec chacun d'entre nous. Il avait une méthode précise. Sa méthode… Son approche était d'approfondir ensemble les scènes, de fouiller ce qui s'y jouait et d'examiner ce à quoi nos personnages se confrontaient.
Il m'a vraiment donné les moyens d'incarner et non de traverser cette histoire.

Actrice, vous êtes aussi réalisatrice de deux longs métrages sortis en 2022 et 2025, *La colline où surgissent les lionnes* et *Notre monde*. Le personnage de Lili que vous interprétez chez Daniel Auteuil ne porte-t-il pas quelque part le même désir d'émancipation que dans votre cinéma ?

C'est vrai que l'on peut faire ce rapprochement. Je m'en rends compte maintenant. Il y a le même désir d'émancipation et la même soif de liberté. Ça peut paraître un peu méta de le dire comme ça, dans le sens où chez lui comme pour moi, on aborde les notions de justice et de sens. Quand il m'a parlé de mon personnage, je l'ai envisagé comme quelqu'un qui avait des principes, des valeurs et une franchise dans sa manière de les partager. Je retrouvais cette envie de les porter et de les défendre totalement.
Les mots clés qui me reviennent à propos de Lili Tager sont : l'humanité, la dignité et l'effroi. L'effroi, car il y a tout au long du film une tension constante autour de cette action qui consiste à sauver ce qui est condamné.

On perçoit dans le personnage que vous incarnez une forme d'animosité envers Glasberg. Comment expliqueriez-vous leur relation ?

Le personnage de Glasberg incarne beaucoup de mystères que Lili n'est pas en mesure de saisir. Elle est plus jeune et plus animée par le feu de l'action, là où lui est, plus réfléchi, plus sachant sur la nécessité d'une prise de conscience générale pour faire cesser une monstruosité humaine. Là où elle brûle de l'intérieur par l'impatience de l'action, lui mesure l'importance de la patience nécessaire à la prise de conscience. Et puis, il représente l'homme de foi au milieu du chaos.

Glasberg croit en la charité et en la fraternité. En quoi Lili a-t-elle foi ?

En la justice et en l'égalité de chaque être humain, il me semble. Pour moi, c'est un personnage complexe car je la vois comme quelqu'un de très rêveur et de très pragmatique, ancré. C'est un paradoxe que j'ai beaucoup aimé chez elle. Lili veut la liberté pour tous et en même temps elle a conscience que c'est impossible dans ce cadre surréaliste. Je ne sais pas si c'est une utopiste mais elle a envie de croire à un idéal, malgré la réalité.

Dans le scénario, votre personnage Lili Tager est défini par son regard combatif. Quel est son combat ?

Son combat est clairement de sauver le maximum de personnes. Elle refuse, elle est horrifiée par la nécessité du « tri ». Elle est jeune et veut sauver tout le monde envers et contre tout. C'est clairement un combat pour la vie, et il tient dans ce paradoxe que pour sauver, il faut sacrifier. Cette contradiction a dû altérer ses valeurs et ses principes.

Lili est une militante. Peut-on être engagé et en paix ?

Je ne crois pas. Si on est engagé, c'est qu'il y a une part de nous qui n'est pas en paix mais en colère. Et je ne suis pas sûre qu'une fois engagé, quand on a des convictions, on trouve un jour de quoi apaiser ses préoccupations.

ENTRETIEN AVEC **LUÀNA BAJRAMI**

Cette détermination est-elle la conséquence de sa désillusion ?

Il me semble qu'il y a une grande part de désenchantement sur le moment. Ce qui ne l'empêche pas, malgré tout, de croire. Daniel a beaucoup insisté sur ce point. Pour lui, Lili comme George incarnent l'avenir. Nous, les humanitaires, nous étions les plus en colère parce que nous n'avions pas dit « non » à la vie.
Par la suite, George et Lili auront beaucoup d'enfants ensemble. Était-ce dans l'ordre du désir de vie ? Je ne sais pas. Comme si ce moment de stérilité qu'est l'occupation allait offrir, par la suite, un avenir fertile qui convertirait le besoin de croire à un idéal. Il y a quelque chose de possible après.

Chaque personnage dans cette histoire est animé par une peur. Quelle est celle de Lili ?

Celle de sacrifier. Et peut-être encore plus, celle d'échouer. Celle de ne pouvoir sauver personne. Chaque vie avait un poids immense, mais sauver une vie ne suffisait pas non plus. Là où à un endroit la poésie existe dans cette histoire, c'est d'avoir sauvé tous les enfants.

Ce film interroge la notion d'éthique, c'est-à-dire la manière que chacun a d'envisager la réalité. Où faut-il trouver un début de réponse par rapport à ses droits et ses devoirs : dans le cœur ou dans la raison ?

Pour elle, il me semble, c'est dans le cœur. Quand on a trop de raison, parfois on est empêché. Avoir le courage d'agir dans l'urgence contre la déraison – retirer des enfants à des parents condamnés - nécessite un cœur immense, seul capable d'aimer la vie malgré l'horreur…

Pour le personnage de Lucien Marchais, ceux qui dominent ont un critère de sélection pour asseoir leur autorité : d'un côté, il y a ceux qui exécutent et de l'autre, ceux qui désobéissent. La désobéissance morale est-elle la clé du progrès ?

Complètement. Si la morale dominante paraît irraisonnée, il faut savoir la remettre en question, la contester pour pouvoir résister. La marche en avant est à ce prix.

À quoi refusez-vous de vous soumettre ?

À la norme.

Pour la jeune femme de 25 ans que vous êtes, comment les évènements qui sont ici relatés, retentissent-ils ?

À travers ce rapport à la norme et à la règle. Quel écho faisons-nous de notre propre éthique ? Comment essayons-nous d'être bons pour notre société ? Voilà comment je reçois ces évènements historiques en m'interrogeant sur la manière d'y répondre aujourd'hui.

On peut voir dans le film de Daniel Auteuil un film sur le courage. C'est quoi pour vous le courage ?

Il s'apparente à une forme de folie. Une folie douce qui nous empêche de voir le danger. On en a conscience mais on l'ignore, par choix ou par déni. Il nous permet de dépasser le cadre dans lequel on est inscrit et qu'on refuse.

L'une des questions que pose le film est celle de la responsabilité individuelle. Pour vous, le cinéma peut-il être une forme de résistance ?

Oui. Le cinéma est une forme d'expression individuelle mais aussi universelle qui peut être, selon l'intention de chaque artiste, un dessein pour qui ne veut pas se taire ou se résigner. C'est un art qui, à travers chaque histoire, documente des faits, des émotions ; c'est ce qui est le plus important. J'ai le sentiment que si le cinéma a une vocation, c'est celle d'ouvrir notre horizon.

Daniel Auteuil, acteur et réalisateur comme vous, qu'est-ce que ça modifie dans la mise en scène ?

L'approche de l'histoire à travers le jeu, l'incarnation. C'est un homme qui aime le défi. Il a su nous verbaliser, à nous comédiens, les enjeux, les dualités traversées par les personnages, tout en participant à l'ensemble et en y étant le cœur. C'est à cet endroit précis que se joue sa singularité. Il n'estime pas avoir toutes les réponses mais il sait où poser les bonnes questions.

ENTRETIEN AVEC **LUÀNA BAJRAMI**

De quelle manière jouer avec lui est-il une source d’inspiration ?

Il a l’expérience et la sagesse qui offrent un espace d’exploration des sens, nécessaire à habiter l’histoire et donc à interpréter le personnage. Daniel est un être profondément humain dans ce qu’il incarne et ce qu’il partage. C’est un homme à l’écoute. Ma modeste expérience m’apprend que lorsqu’on est face à un réalisateur qui sait raconter et à un comédien qui sait écouter, c’est précisément là qu’on excelle. Alors, quand le réalisateur joue avec nous et sait où il veut aller, on se sent porté. Plus c’est précis, plus l’espace de création est riche. C’est contre-intuitif, c’est parce qu’il a défini ses contraintes que s’exprime encore mieux la liberté.



LISTE ARTISTIQUE

Gilbert Lesage	Antoine REINARTZ
Abbé Glasberg	Daniel AUTEUIL
Lili Tager	Luàna BAJRAMI
Lucien Marchais	Grégory GADEBOIS
Préfet Angeli	Grégoire COLIN
Claude Cornier	Yannick CHOIRAT
Cardinal Gerlier	Jean-Paul MUEL
Père Chaillet	Pascal RÉNÉRIC
Lotte Levy	Emmy PLEE
George Garel	Victor BONNEL
Jean-Marie Soutou	Côme LEVIN
Madeleine Barot	Madeleine BAUDOT
René Cussonac	Laurent BOZZI
Henri Maux	Clément ROUSSIER

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Daniel Auteuil
Sociétés de production	LES FILMS VELVET, PALATIO FILMS
Producteur associé	LA SMALA PRODUCTIONS
Scénario	Un scénario de Camille Lugan écrit en collaboration avec Daniel Auteuil, d'après une idée originale de Adrien Nussenbaum
Producteurs	Frédéric Jouve, Adrien Nussenbaum, Nelly Auteuil
Coproduction	SND et RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA
Ventes internationales	SND
Directeur de la photographie	Jean-François Hensgens, AFC - SBC
Cheffe monteuse image	Valérie Deseine
Chef décorateur	Christian Marti
Cheffe costumière	Charlotte Betaillole
1er assistant réalisateur	Renaud Gast
Son	Lucien Balibar, Nicolas Bouvet-Levrard, Guadalupe Cassius, Hélène Lelardoux, Thomas Wargny Drieghe
Musique originale	Olivier Goinard
Casting	Agathe Hassenforder, ARDA
Scripte	Otilia Casteels
Chef maquilleur	Hugues Lavau
Chef coiffeur	Antoine Valente
Producteur exécutif	Albert Blasius
Directeur de production et régisseur général	Dominique Dubreuil
Directrice de post-production	Antonine Gosselet Meuret
Conseillère historique	Valérie Portheret